

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 39 (1910)
Heft: 19

Artikel: Vers les sapins
Autor: Berset, Marcellin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1041249>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bulletin pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE DE FRIBOURG

Abonnement pour la Suisse : 3 fr. — Pour l'étranger : 4 fr. — Prix du numéro : 20 ct.
Prix des annonces : 15 ct. la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. le Dr Julien Favre, professeur à l'Ecole normale, Hauterive-Posieux.

Pour les annonces, écrire à M. J. Crausaz, 4, rue Grimoux, à Fribourg, et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à l'Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.

SOMMAIRE : *Vers les sapins. — La révolution de Chenaux (suite). — M. le Directeur se dérobe. — La question du français. — Échos de la presse. — Bibliographies. — Le Frère Alexis. — Chronique scolaire.*

VERS LES SAPINS

A toute vapeur le train roule de Fribourg à Romont. Quelques voyageurs las de rêver ou de parcourir leur journal jettent un regard indifférent sur la sombre colline du Gibloux qui racourcit l'horizon vers le sud. D'innombrables régiments de sapins ont établi leurs positions sur ses hauteurs et sur ses pentes. Leurs masses profondes et imposantes forment de pacifiques ombrages; elles apportent au pays qu'elles protègent la santé et la richesse. Touristes de tout âge, blasés, désabusés, qui promenez votre ennui des plages à la montagne à la recherche des distractions sans cesse renouvelées; jeunes mondaines qui courez des stations à la mode vers les

lacs bleus, non pour contempler les beautés de la nature mais plutôt pour y faire admirer vos merveilleux « fourreaux de crêpe de Chine couleur chair », vos élégants « étuis de velours souris effrayée » gracieusement entravés d'hortensias bleus ou roses, de satin braise ou de myrte, vous avez rapidement détourné les yeux et je vous comprends. Point de palace-hôtel, pas de kursaal là-haut. Mais vous qui avez l'âme plus haute, vous qui cherchez la paix de la solitude et des sommets, vous qui comprenez la voix de la nature et qui êtes sensible à son séduisant appel, descendez du train trop rapide et gravissez ces pentes boisées. Venez vous perdre dans la vraie forêt, la forêt agreste, vaste, mystérieuse. Venez respirer l'air pur aromatisé par de pénétrants parfums de résine, de genièvre, de fraise et de framboise. Elle vous invite la grande armée des sapins qui chevauchent la colline, dégringolent le long des pentes jusqu'aux premiers vergers, suivent les plis sinueux des ravins. C'est le royaume des conifères de toutes essences, des broussailles et des ronces, des arbrisseaux et des mousses, des cryptogames et des baies sauvages. Les taillis de tout âge s'y suivent en futaies régulières depuis le jeune plant de l'année perdu dans les hautes herbes jusqu'au gigantesque baliveau de vieille écorce qui dresse sa cime orgueilleuse au-dessus de ses cadets. Le sol feutré de mousse et d'aiguilles de sapins n'est foulé que par le pas lent et mesuré du pâtre, le gros soulier ferré du bûcheron comme aussi par quelques rares contrebandiers aux allures inquiètes, scrutant les sombres profondeurs, se dissimulant derrière les fûts les plus épais ou dans la bordure des halliers. Au long et au large rien ne troublera votre promenade solitaire dans le clair obscur des hautes futaies où le soleil, passant à travers les claires-voies des ramures, projette par place le sourire de sa lumière blonde sur le sol fauve et sur les mousses vertes. Sous les jeunes taillis ébranchés, à un ou deux mètres au-dessus des racines, vous entrerez dans la pénombre ; c'est là que les senteurs balsamiques s'exhalent avec plus de force, surtout par un temps chaud et humide ; c'est aussi le terrain préféré de la flore cryptogamique : bolets brunâtres au chapeau circulaire, chanterelles creusées en forme de coupe, clavaires gaufrées, pieds de mouton blancs, lactaires aux rouges lamelles ; mais prenez garde aux bolets des loups et surtout à la fausse-oronge au chapeau nacarat moucheté de blanc, le plus beau spécimen de l'intéressante famille des champignons. Après un séjour prolongé dans la fraîcheur des taillis obscurs, revenez prendre un bain salubre de soleil au milieu d'une clairière. Mille insectes y bourdonnent sur de petites fleurs parfumées.

Les baies grenat du sureau, les capsules corallines des sorbiers, les cenelles incarnat de l'aubépine disposées en corymbes s'étaient agréablement sur le vert luisant des feuilles. Les framboisiers se parent de fruits rouges et sur les ronciars épineux et traînants quelques baies commencent à brunir.

De l'extrême sommet la vue est splendide. Vers l'horizon brumeux s'étend, de la Dôle au Weissenstein, la barre bleu-foncée du Jura. Du côté opposé les préalpes formées de dents aiguës, de vanils vertigineux dominant l'idyllique et fraîche vallée de la Gruyère. Entre ces deux chaînes de montagnes, sur un espace de quinze lieues, s'étend la plaine immense, la plaine fertile et belle, merveilleuse robe de la nature fleurie de rouge et de blanc par les villages épars; nuancée de tous les tons du vert, égayée par le blond ardent des moissons, coquettement entravée dans le bas par le ruban bleu de ciel du lac de Neuchâtel. La vue est spécialement belle le matin, alors que le soleil apparaît scintillant dans une buée rose; le soir, lorsqu'après avoir incendié le couchant, il plonge son disque d'or fondu derrière l'écran bleu du Jura. Souvent en automne tout le Plateau disparaît sous le brouillard et, tandis que le commun des mortels se morfond dans les âpres nébulosités, on éprouve une certaine volupté de planer au-dessus de cette mer opaque et blanche dans l'apothéose d'un chaud et bienfaisant soleil.

C'est au mois d'août que le Gibloux reçoit le plus de visiteurs. Tous les pauvres des alentours s'y donnent rendez-vous pour la cueillette des framboises. Comme elles s'empressent les petites mains agiles des garçonnets et des fillettes, les mains hâlées des laborieuses mères de famille! Et vite les paniers grands et petits s'emplissent de baies purpurines qui seront vendues à prix élevé au marchand. Certaines familles nombreuses gagnent à cette besogne dix à quinze francs par jour. Aussi dès la prime aurore la montagne est prise d'assaut et cela dure environ trois semaines. C'était, il y a quelques années, une courte période annuelle où l'abondance osait entr'ouvrir la porte de bien des pauvres chaumières. Mais, a-t-on jamais vu s'épanouir la plante rare du bonheur sans qu'à côté s'élève aussitôt une jaune floraison de jalousie! Les gens aisés, envieux de la bonne aubaine des humbles, délaissèrent fourches et râteaux, compromirent même des récoltes, pour aller cueillir la framboise et disputer aux pauvres le pain que leur donnait la forêt généreuse. Cet égoïsme méritait un châtiment: les clairières disparaissent, les framboises deviennent si rares que leur cueillette ne tente plus les riches. Les reboisements en sont l'unique cause. Faut-il le regretter? Non,

certes, car ils sont un des principaux facteurs de la richesse du pays. Grâce aux reboisements des communes minuscules composées de quarante à cinquante familles bourgeoises possèdent un territoire forestier de plus de deux cents poses. Heureux coin de terre, n'enviez pas les cités aux belles avenues, aux édifices somptueux, ni les bourgs et les villages qui payent trop cher l'orgueil de les singer. Continuez à vivre longtemps sans luxe mais aussi sans impôts dans la verdure de vos opulents vergers et à l'ombre de vos fiers sapins. Conservez intactes vos anciennes traditions qui attachent à la terre natale et le soir, à la veillée, racontez à vos enfants les mêmes charmantes hisioires, fleurs du terroir, qui ont enchanté notre enfance. Je ne puis résister à l'envie d'en raconter une que je traduis de mon mieux de notre savoureux patois.

Il y a de cela quelque quarante ou cinquante ans, dans une commune que baigne la Neirigue aux eaux sombres, une excellente mère de famille rendait le dernier soupir après avoir fait promettre à sa fille unique de se rendre en pèlerinage au sanctuaire des Marches. La jeune orpheline, jolie et vertueuse plus que toutes les compagnes de son âge, s'empresse d'accomplir ce vœu sacré. Vêtue de deuil elle se met en marche très légèrement chargée du petit panier contenant quelques provisions de bouche. Mais à peine a-t-elle franchi le seuil de sa porte qu'elle mesure du regard les pentes noires du Gibloux qu'elle doit traverser. A cette vue un sentiment d'inquiétude, encore vague et imprécis, lui étreint légèrement le cœur. Elle arrive au-dessus du dernier village, loin des maisons habitées ; son inquiétude grandit et les battements de son cœur se font plus rapides le long du chemin étroit, caillouteux, solitaire. Bon courage, se dit-elle, c'est pour ma mère ! Après avoir traversé la dernière fougeraie, elle enjambe la clôture d'un pâturage qui la sépare encore de la forêt vaste et peu rassurante. Elle s'arrête car son inquiétude est devenue de l'angoisse ; de grosses gouttes de sueur perlent à son front. Elle se trouve seule et sans défense et de sinistres rumeurs ont couru récemment dans la contrée. Or, pendant que la jeune fille roulait dans sa tête de pénibles pensées, un bruit de pas, un frôlement de buissons se firent entendre à une courte distance. Elle tourne la tête ; un homme débouche d'un étroit sentier qui vient rejoindre le chemin entaillé d'ornières profondes. Cet homme, coiffé d'un feutre noir, portait au-dessus du pantalon de *grisette* la blouse bleue du paysan. Rassurée subitement la voyageuse va au-devant de lui, le salue et lui dit : « Seriez-vous assez bon pour m'accompagner jusqu'à Sorens car le fameux

brigand P..., échappé de la Maison de force, a été vu dans les forêts du Gibloux : ma frayeur est telle que je n'ose plus avancer seule. » — « Je le veux bien, répondit le nouveau venu ; il ne serait, en effet, pas prudent de vous laisser voyager seule. » Chemin faisant ils parlèrent de P... le forçat évadé ; ils passèrent en revue la longue liste des vols, des actes de brigandage qui lui avaient valu d'être encagé à la Maison de force à perpétuité. L'amabilité de son compagnon pleine de réserve courtoise, sa forte carrure, comme aussi la solide canne ferrée dont il était armé, avaient dissipé les dernières terreurs de la jeune fille. Moins d'une heure plus tard ils arrivèrent au hameau de Mallessert au-dessus de Sorens. Avant de prendre congé de son guide et protecteur la jeune orpheline lui demanda son nom, ajoutant qu'elle serait heureuse de le joindre à celui de sa mère dans ses prières au sanctuaire de la Vierge des Marches. L'homme à la blouse eut un instant d'hésitation ; puis, s'arrêtant court au milieu de la route : « Celui qui vous a accompagné, dit-il, n'est autre que le forçat P... lui-même ; ne priez pas pour moi, ce serait inutile. » Puis, souple et leste comme un chat sauvage, ce scélérat condamné pour de nombreux viols et autres graves méfaits regagna les hauteurs, disparut bientôt derrière les buissons, laissant la jeune fille dans un saisissement facile à comprendre. Que dire de la conduite de P... en cette circonstance ? Des faits analogues n'ont-ils pas été accomplis par les plus célèbres bandits calabrais ou espagnols ? Ces actes chevaleresques, cette fidélité à la parole donnée, prouvent qu'au fond d'un cœur perversi règnent encore, au moins par intermittence, des sentiments honnêtes et que l'homme le plus dénaturé est susceptible de relèvement. C'est là un des meilleurs arguments des adversaires de la peine de mort. « Donnez-moi une ligne de quelqu'un, disait un homme célèbre, et je le ferai pendre. » Retournons ces paroles peu évangéliques et disons : « Donnez-moi l'entrée du cœur d'un scélérat et j'en ferai un honnête homme. »

Un autre personnage, non moins célèbre, promena jadis dans les villages de la contrée ses exploits cabalistiques. C'est Catillon, la sorcière copieusement calomniée mais, cependant, malfaisante à ses heures. On parle encore durant les veillées des mauvais sorts et des maléfices enfantés par la baguette magique de cette Circé des forêts. Mais son histoire et son supplice sont trop connus pour être relatés ici. Mentionnons seulement pour le promeneur qui suit le sentier passant sur le dos de la montagne entre Villarlod et Avry qu'il sera heureux de pouvoir se désaltérer à la fontaine de Catillon, à vingt pas de l'extrême sommet. C'est, au milieu d'une jeune sapinière,

un bassin creusé à même dans le tronc d'un sapin dans lequel une coulisse en bois laisse tomber une eau fraîche et claire. Son nom lui vient de la magicienne qui venait y puiser de l'eau lorsque pendant les beaux jours d'été, à l'abri des regards indiscrets, elle préparait ses filtres dans ces parages inhospitaliers ou assistait à quelque mystérieux sabbat en compagnie des gnomes, des elfes et autres génies de la forêt. Il se trouve encore des bonnes gens qui, pour tout au monde, ne voudraient consentir à s'humecter les lèvres de cette eau « ensorcelée et maudite. » Par contre, je pourrais vous citer les noms de quelques modernes mécréants qui n'ont pas craint d'y venir troubler leur absinthe. Et comme sous l'effet d'un charme l'eau de la sorcière méprisée devenait subitement la « fée verte » que l'on sirote avec délices.*

Si l'envie vous prend d'aller admirer le Gibloux, montez-y de préférence le premier août à l'heure où la lumière encore étale va diminuer insensiblement, à l'heure où la nature se recueille après l'agitation de tout un jour de chaud et brillant soleil. La forêt s'emplit d'ombre; elle rentre en elle-même avant de s'endormir dans un silence de Thébaidé. Le pic a cessé de marteler son tronc d'arbre; les moucherons ont terminé leur tourbillonnante farandole; le lièvre est au gîte et le chevreuil, caché dans l'épaisseur des buissons, rêve peut-être au jour proche où les chiens viendront démêler ses erres. Avant que la nuit monte de la vallée ou de la plaine jusque vers les champs bleus du ciel un concert d'une merveilleuse symphonie va se faire entendre. Une vingtaine de clochers, de Gruyères à La Roche, une fois autant sur les autres versants vont à la même minute sonner l'hymne à la patrie. Les ondes sonores d'abord hésitantes prennent plus d'ampleur; elles vont crescendo et lorsque deux cents cloches émettent leurs vibrations en un large maestoso le morceau est d'un effet prestigieux. Toutes ces voix d'airain se mêlent, se confondent en un même flot sonore; c'est à peine si on démêle les soprani des cloches les plus proches d'avec les contraltos et les barytons qui donnent avec entrain tandis que les basses-tailles de Bulle et de Sales dominant de leur voix profonde le pieux murmure. Cela ne dure qu'un quart d'heure, mais cet instant vous laisse des impressions indescriptibles, inoubliables. Celui qui les a vécues n'en perd pas le souvenir. C'est la prière de la terre, c'est la grande voix de la patrie plus impressionnante que le grondement du tonnerre, plus pressante que la voix de la tempête, plus mélodieuse que la mélopée des cataractes; c'est le cri d'amour de tout un peuple qui s'élève plus haut que les montagnes vers Celui qui a paré notre patrie de tant de sublimes

beautés. Lorsque les cloches se sont tues on distingue dans le lointain l'écho affaibli de retentissants liaubas qu'accompagnent les sonnailles des troupeaux et sur les monts les feux de joie s'allument. On en voit sur toutes les montagnes de la Gruyère et leurs rouges lueurs courent le long du Jura, de la Dôle au Chasseral. Cependant, les fraîcheurs de la nuit circulent sur la montagne et, à mesure que la forêt devient plus sombre, le firmament brille de feux plus vifs. Nouveau spectacle qui élève notre âme et l'invite à adorer le Créateur dans l'auguste magnificence de ses œuvres.

Marcellin BERSET.



NICOLAS CHENAUX

ET

LA RÉVOLUTION DE 1781, A FRIBOURG



II. La Révolution de Chenaux.

(Suite)

Chenaux, on le pense bien, n'avait pas reçu de réponse à sa lettre de Posieux; le gouvernement estimait avoir montré assez de mansuétude. Le délai était expiré; la troupe s'impatientait; l'ordre fut donné de marcher sur la capitale. Le 4 mai, 2 à 3,000 paysans se dirigent vers Cormanon, Bertigny. A 3 heures de l'après-midi, le gouvernement ordonne de faire une sortie; les troupes habilement commandées par le colonel Monod de Froideville — qui avait fait la guerre sous le grand Frédéric — cernent les rebelles. Ceux-ci, déconcertés par cette force imposante qui s'avance comme à la parade, se débandent et ne font pas mine de résister. Froideville s'avance le front haut et calmement, il exhorte les paysans à mettre bas les armes. Ils le font et jettent leurs fusils (on en trouva environ 800); d'autres s'enfuient. Les troupes en arrêtent quelques centaines dont le plus grand nombre est immédiatement relâché après leur entrée en ville. Les prisonniers étaient plus morts que vifs; beaucoup, questionnés, ignoraient pourquoi ils avaient pris les armes : ils avaient cru venir au secours de la religion